

Stéphane Toussaint

CONTRE

La

PESTILENCE

Sommes-
nous
encore
humains ?





Notre société matérialiste, frappée de peste, s'est décomposée en quelques semaines. Ce que d'aucuns appellent le « darwino-capitalisme », ce pouvoir économique hostile aux faibles et impitoyable aux inutiles, a trouvé plus fort que lui.

Cet essai n'est pas un livre de plus sur la pandémie, mais une réflexion singulière sur une peste moderne, celle de la marchandisation de la vie et du laisser-faire du grand profit. Ce drame attente à notre vérité profonde, à notre dignité, et telle est bien la seule question qui vaille la peine d'être posée : sommes-nous encore humains ?

Face au culte de la performance, il est encore temps de nous tourner vers les ressources de la culture, de l'éducation et de la recherche défendues, depuis la Renaissance, par une lignée d'intellectuels humanistes.



Stéphane Toussaint est historien de l'humanisme. Normalien, il est directeur de recherches au CNRS (Centre André Chastel). Il est notamment l'auteur de *La Liberté d'Esprit* (prix Idées Les Influences 2019).

Stéphane Toussaint

CONTRE LA PESTILENCE

Sommes-nous encore humains ?



www.piranha.fr

© Piranha Redux 2021

*Pour Aouad, l'infirmière secourable,
et ses collègues*

« Il est vrai que la philosophie ne se sépare
pas d'une colère contre l'époque ».

Gilles DELEUZE

PROLOGUE

Sommes-nous encore humains ?

Sous nos propres yeux notre société matérialiste, frappée de pestilence, de pandémie universelle, s'est décomposée en quelques semaines. Ce que d'aucuns appellent d'un mot approprié le « darwino-capitalisme », ce pouvoir économique hostile aux faibles et impitoyable aux inutiles, a trouvé plus fort que lui. On se croirait plongé, en effet, dans une page de Bernanos, une page prophétique pourtant écrite au siècle dernier, au sortir de 1945, sur l'économie du cadavre dans *Français si vous saviez...* :

Le cadavre en décomposition ressemble beaucoup à un monde où l'économique l'a emporté décidément sur le politique, et qui n'est plus qu'un système d'intérêts inconciliables, un équilibre sans cesse détruit dont le point doit être cherché toujours plus bas¹.

Toujours plus bas tombe le respect de la vie. Toujours plus bas chute le sentiment d'humanité.

Des propos qui suivent, on dira probablement qu'ils ne font pas un bon livre. Qu'importe. Alors qu'autour de nous l'on meurt de peste moderne et que, condamnés à l'impuissance, on nous empêche de visiter les mourants, est-il primordial d'écrire un bon livre ? Publier des feuilles impérissables quand le monde péricliterait serait une dérision sinistre. Tâchons plutôt d'affronter le périssable avec sa matière douloureuse et lourde pour retrouver, à la fin de l'épreuve, l'esprit lumineux de la vie.

Un essai aurait fait un livre (sur le coronavirus, comme il en sortira beaucoup) alors que ceci est une défense par procuration, où l'auteur ne parle nullement en son nom propre. Il y pense pour autrui, pour l'esprit général et l'intelligence collective, sur mandat d'humanité en quelque façon.

Ce qui l'y autorise ? Sur le plan humain, une épreuve cruelle partagée avec des dizaines de milliers d'autres en France et ailleurs : un malade âgé, souffrant au fond d'un lit d'hôpital sans pouvoir être secouru des siens. Voilà en peu de mots ce qui afflige tant et tant de familles. Mais il y a beaucoup plus.

Qu'avons-nous appris dans notre malheur ? Que partout en Europe, le Progrès avec un *p* majuscule a reculé, reflué en désordre dans de riches pays recroquevillés sur eux-mêmes. Qu'une société mondialisée comme la nôtre, fière d'être parvenue au faîte de la nouveauté, insolente

de modernité, même de postmodernité, soit frappée d'un mal aussi archaïque – une peste à couronne –, serait-ce la loi du talion pour son orgueil immodéré? On pourrait convenir de ce verdict, si elle n'avait chu d'elle-même la tête en avant dans un piège puéril, celui de se croire à jamais invincible.

Le culte de la performance et le progressisme militant qui accompagna les conquêtes des deux premières décennies de ce siècle portaient inscrits en eux le fanatisme des utopies, qui est de vouloir redresser le réel, d'en neutraliser tous les risques, de les récuser en bloc pour toujours.

Résoudre tous nos problèmes? Il s'agissait, en fait, de les enfouir dans une ignorance insondable, tels les déchets d'un autre temps où l'ancienne humanité cultivait la faiblesse de se savoir irrémédiablement mortelle... comme l'avouait Paul Valéry après le naufrage du *Lusitania*.

Pourtant, ce n'est pas faute de connaître les enseignements du passé, le poids de la prudence historique, autrement dit, la grande valeur d'une vérité qui n'a pas besoin de démonstrations difficiles: le présent doit se construire avec l'histoire et jamais contre elle. Or, l'histoire de la médecine regorge de pandémies terrifiantes. Celle qui nous terrasse, certes nouvelle et venue de loin, ne transcendait pas absolument nos capacités de pronostic.

Eh bien! reconnaissons que la nature agonise de nos fautes et que notre volonté de réparation, misérable

ou insuffisante, se heurte à des pouvoirs endurcis dans l'erreur. Puisque jamais ils n'ont choisi d'éviter le mal, nous défendre énergiquement contre de tels pouvoirs représente une urgence spirituelle qui ne peut attendre à demain.

Mais avant de commencer doit-on craindre que ces considérations, jugées trop intempestives, nous écartent des institutions, de la société ou de la république, comme on préfère appeler le grand être de raison censé nous protéger? Au contraire, de telles analyses nous ramèneront d'instinct à l'humanité, à l'*humanitas*, que ces institutions, cette société ou cette république ont délaissée pour se perdre, et pour nous perdre, derrière une idéologie pestilentielle: la marchandisation de toute l'existence. Ou alors, à notre grande honte, vivre libre et digne serait-il devenu un idéal idiot? En ce cas, et si tel est le risque à courir, acceptons de passer pour un sot par amour de l'humanité, mais en compagnie du poète Shelley et de quelques bons philosophes.

Ensuite, ce n'est plus un secret pour personne, une pestilence économique mine l'hôpital autant que l'université et l'école, depuis que des marchands et des *managers*, comme on les appelle, ont pris les choses en main.

Soumettre notre santé au profit? Faire de notre guérison un acte marchand? Songez-y bien, ce fut prêter d'avance main-forte au virus, favoriser sa flambée en détruisant, comme l'on sait, tout ou partie de notre appareil de prévention sanitaire.